

comment la représentation de la maladie, et de cette maladie à vie qu'est la malformation, suscite une curiosité qui, lorsqu'elle désacralise le corps, désacralise aussi son intégrité salutaire. Pour Maria Giulia Dondero, le sacré est « ce avec quoi nous ne pouvons interférer » (p. 174), et regarder cet autre retranché dans l'autoconscience revient à enfreindre ce territoire du sacré. Les photographies de la série *Fish story* poursuivent la réflexion sur l'effraction d'un territoire en emmenant le lecteur dans ce qui semble être les antipodes de l'imagerie religieuse, la photographie documentaire abordée dans ses aspects les plus prosaïques. Loin de la transcendance à laquelle on réfère le sacré, cette plongée dans l'immanence de sites portuaires industriels, entre grues et conteneurs, Alan Sekula mène une réflexion sur la tension politique entre le contenant et le contenu, entre la dispersion du poisson dans la mer et la contention des travailleurs dans leur habitat. Le sacré décrit ici un territoire du corps qu'on peut enfreindre ou préserver; ce qui permet, explique l'auteure, de décrire ces photographies comme des *memento mori* qui avertissent l'observateur des symptômes du monde contemporain. Si les photographies de Duane Michals constituent au demeurant un corpus assez attendu parce qu'elles déclinent diverses représentations du Christ, elles trouvent ici un développement nouveau qui parachève la démonstration. L'auteur montre comment Duane Michals sacralise le profane en réintroduisant le Christ dans des scènes de vie quotidienne. Le sacré s'oppose alors au magique. Il impose une distanciation vis-à-vis de la vie quotidienne. Avec le sacré, « le distal [...] s'impose à toi comme un destin » (p. 207) assure l'auteure, alors que le magique pose plutôt l'idée d'une « légalité naturelle » du cours des événements qui concerne l'ordre des choses. Le sacré ne renégocie pas cet ordre mais il concerne la question du sens lui-même et réalise une véritable fondation du monde, une fondation des valeurs.

Aussi original dans son ambition que dans sa méthode et sa façon de « théoriser l'analyse », l'ouvrage de Maria Giulia Dondero, *Le sacré dans l'image photographique* pose finalement la question séminale de la sémiotique, celle du sens du sens ou de la valeur des valeurs. Ceci lui permet de visiter avec une égale pertinence la question du medium et du média (peinture et photographie), de confronter les genres (le portrait, la nature morte, la photographie documentaire) et d'interroger nos conceptions du corps. Sur ce dernier point, le livre initie une nouvelle approche argumentée par l'anthropologie. Le corps est un territoire fermé au regard de l'autre qui, régi par l'écosystème du sacré, s'expose aussi par sa

médiation. Ainsi le sacré offre-t-il ce corps-territoire à la visibilité.

Anne Beyaert-Geslin
CRES, université de Limoges
anne.geslin87@orange.fr

Françoise LARTILLOT, Axel GELLHAUS, dirs, *Années vingt-Années soixante. Réseau du sens-Réseaux des sens/ Zwanziger Jahre-Sechziger Jahre.*

Netzwerk der Sinne-Netzwerke der Sinne. Bern, P. Lang, coll. Convergences, 2009, 259 p.

Cet ouvrage bilingue met en relation deux périodes d'après-guerre. Il s'agit d'étudier, et particulièrement en Allemagne et en France, « un effet de réverbération des années vingt par les années soixante de l'histoire culturelle en Europe » (p. 11). Depuis une trentaine d'années, on en appelle à une spatialisation. Des titres programmatiques tels que *Archéologie du savoir* (Foucault, 1969) ou *Mille plateaux* (Deleuze, Guattari, 1980) avaient revendiqué « un style d'analyse, une mise en perspective ». C'est ainsi que l'on voit Michel de Certeau rappeler le sens littéral du grec *metaphorai* ou encore Gilles Deleuze et Félix Guattari puiser toute la richesse du mot rhizome. Certes, on est loin d'une méthodologie cohérente, même si l'emploi des termes « cartographie » ou « réseau » renvoie à la géographie qui visualise l'espace à travers des cartes, ou encore aux sciences de l'information et de la communication qui retracent les chemins de transport entre corps et/ou signes. Mais le tournant topographique a provoqué une importante interrogation conséquente sur la pensée européenne de l'espace depuis la première modernité. C'est dans ce contexte épistémologique et historique que se situe cet ouvrage collectif. D'un côté, il se démarque volontiers du principe générationnel en histoire culturelle; et de l'autre, il tourne le dos au mythe historique d'un chemin particulier en Allemagne (*Sonderweg*) – jugé par des historiens comme Hans-Ulrich Wehler et Götz Aly, ou analysé par le sociologue Norbert Elias. En posant la question de l'irruption de la violence dans un des pays les plus civilisés à l'intérieur de l'Europe, Norbert Elias décèle des analogies entre les corps francs (*Freikorps*) de l'ancien *Reichswehr* et ceux de la bande à Baader (la RAF). Ces approches et connexions ne sont pourtant pas approfondies ici mais servent implicitement d'antithèse afin de souligner la particularité de la démarche proposée. La métaphore du réseau permet de repérer des « effets d'analogie » entre deux « poussées de modernité ». Le titre entre le singulier et le pluriel du réseau/des réseaux est donc pris « au

sens large » et pour partie « métaphorique ». Cela n'empêche pas que l'agencement des contributions se reflète dans une séparation catégorique entre une partie « théorique » et une autre « appliquée aux arts et lettres ».

L'ouverture de la première partie, titrée « Histoire des idées », est assurée par Joël Bernat qui adopte une perspective d'aigle en survolant trois dates clés pour les civilisations en Europe. Ce télescopage dégage un jeu d'oppositions cycliques : en 1900, l'utopie de l'éducation et de la culture s'effondre, les sciences humaines réfutent l'hégélianisme et le sujet freudien part à la conquête de son individualité. En 1920, la « Première Grande Tuerie Mondiale » a fait tomber le masque du mythe de l'homme occidental et montre la réalité d'une masse barbare – les premiers à appréhender ce phénomène ont été les poètes surréalistes que Walter Benjamin a considérés comme « le dernier instantané de l'intelligence européenne » (*Le surréalisme*, 1927, in : W. Benjamin, 2000, *Œuvres II*, Paris, Gallimard, pp. 113-134). En 1945, on recommence par le retour du mythe de la massification. Le théâtre de l'absurde, le nouveau roman et le structuralisme rejettent définitivement l'idée d'une progression individuelle. Joël Bernat propose de réduire ces phénomènes cycliques, opposant individu et masse, utopie et mélancolie, au conflit freudien entre Éros et Thanatos. Il fournit ainsi un modèle « éternel » afin de synchroniser les mouvements intellectuels et artistiques qui dominent d'un cycle générationnel à un autre, accélérés et amplifiés par les temps d'immédiat après-guerre.

Les cinq contributions suivantes s'inscrivent davantage dans une histoire des idées au sens classique du terme : il s'agit de sonder les concepts et métaphores – au-delà du réseau social qui relie les individus – que l'on trouve réciproquement chez Ernst Cassirer, Gilles Deleuze et Félix Guattari, Michel Foucault, Martin Heidegger, Thomas Kuhn, Friedrich Nietzsche. En s'appuyant sur la notion du symptôme chez Ernst Cassirer, Françoise Lartillot prolonge le questionnement amorcé par Joël Bernat et libère Ernst Cassirer du soupçon du néokantisme poussiéreux. Avec l'idée du symptôme, Ernst Cassirer se rapproche de Sigmund Freud – l'idée d'une latence n'est pas loin non plus, voir *Latenzzeit* d'Anselm Haverkamp (2004). On découvre aussi par moments une filiation avec la méthode archéologique de Michel Foucault.

La cohésion du sujet est pourtant moins évidente avec les réflexions de Bernard Andrieu. Se fondant

sur la pensée de Friedrich Nietzsche, ce dernier revient sur l'anatomie fonctionnelle du corps, en mettant au cœur de son argument la figure du chercheur ignorant son corps. La conjuration de l'individualité dans les termes les plus classiques – identité, conscience, connaissance, cognition – fait perdre de vue le potentiel épistémologique du symptôme. Certes, l'idée du réseau se retrouve dans la représentation du corps en tant que microcosme, mais la lecture immanente de Nietzsche ne permet pas d'ouvrir le débat. L'évocation du post-féminisme après 1960 par le biais d'un bref aperçu de Judith Butler – on attend en vain la référence *Gender Trouble* – ne fait que renforcer cette impression. Le même problème se pose pour Sophie Salin qui clôt la première partie en étudiant Gilles Deleuze à partir de Friedrich Nietzsche et Sigmund Freud. On voit bien comment Gilles Deleuze s'approprie le simulacre nietzschéen et le fantasme freudien tout en prenant en considération la représentation plastique du corps et des sens chez les stoïciens. Mais l'apparition d'« un nouveau style d'écriture de l'histoire culturelle » (p. 132) reste floue dans son « application » à la littérature (*Alice au pays des merveilles*). L'approche psychanalytique du maître stoïcien Humpty Dumpty aide peut-être à comprendre le réseau du sens (au singulier) mais est-ce pertinent pour répondre à la question épistémologique de l'histoire culturelle? Le lien entre paradigme scientifique et révolution dans l'œuvre de Thomas S. Kuhn est expliqué par Angèle Kremer-Marietti, mais, ici aussi, on risque de perdre le fil rouge du livre, dont le sous-titre, « Quels paradigmes pour une analyse de l'histoire culturelle dans les pays de langue allemande? », cible tout de même un questionnement bien précis.

L'axe franco-allemand se retrouve enfin dans l'exposé d'Achim Geisenhanslüke qui interroge la conception d'événement à partir de Martin Heidegger et de Michel Foucault. Ce travail concis éclaircit aussi bien le poids des années 20 (Ernst Cassirer, Martin Heidegger, surréalisme) pour les années 60 (Michel Foucault) que la continuité des années 80 (Jean-François Lyotard) jusqu'à aujourd'hui (Richard Rorty). C'est une véritable étude de « l'événement dans le réseau des sens ». En parfaite symétrie, la seconde partie, *Histoire culturelle*, se compose également de six contributions qui portent sur la théorie de l'art, la cinématographie, la différenciation des avant-gardes, la politisation de la littérature, du théâtre et de la poésie. C'est le débat sur le réalisme surréel qui semble constituer ici le fil rouge, même si celui-ci reste souvent dérobé aux regards. Le lien entre les années 20 et les années 60 apparaît donc plus clairement, on regrette seulement que la

question de la mobilité des savoirs entre la France et l'Allemagne ne détermine pas systématiquement le corpus de chaque exposé – le réseau temporel aurait pu ainsi être enrichi de la dimension topographique dont il est question dans l'introduction. Axel Gellhaus revient sur une idée bien connue : la modernité aiguise la vigilance pour la « conscience d'une rupture profonde » (p. 148). À la lumière de la découverte de Carl Einstein par Helmut Heißenbüttel, cette prise de conscience est cernée dans une constellation de relations « à la totalité, au moi et au voir » (*ibid.*). Si Carl Einstein avait eu seulement le temps d'achever sa théorie de l'esthétique...! Ses fragments, parfois contradictoires, donnent matière à réfléchir : la poésie de la post-modernité ne naît-elle pas finalement de la peinture moderne? Le principe de montage cher à Carl Einstein se retrouve aussi dans le cinéma de Jean-Luc Godard. Heinz-B. Heller analyse son film *Allemagne neufzéro* (1948) où la superposition visuelle du temps (depuis 1920 en Allemagne) et de l'espace (Berlin Est après la chute du Mur) rend l'aperception temporelle explicitement sensorielle. La force vocative de la citation des images crée un modèle réticulaire réservé à l'œil.

Reste la question de l'avant-garde soulevée par Peter Bürger dans le sillage de l'école de Francfort. Sa distinction entre une avant-garde historique et une néo-avant-garde crée forcément une passerelle entre deux générations d'artistes. Hubert von den Berg met pourtant en garde contre une réception de cette théorie qui a tendance à exclure le contexte historique ou à porter des jugements de valeur. Que le lien entre politique et esthétique reste complexe est aussi démontré par la démarche hétéroclite de Walter Delabar qui tente de tirer un premier bilan littéraire en faisant référence à deux générations d'auteurs dont le dénominateur commun serait de fonctionner comme des « catalyseurs de la modernisation ». Par l'hétérogénéité de son corpus, Walter Delabar court le risque de parler à fois du déclassé des corps francs décrit par Ernst von Salomon, de l'irritation de la certitude individuelle chez Peter Handke ou encore des tracts provocateurs de la Commune I (*Kommune I*) incitant l'individu au passage à l'acte. Un point de vue comparatif plus convaincant est développé par Éliane Beaufils. La contribution vise une compréhension de l'impact du théâtre d'Antonin Artaud à l'échelle européenne : en France, où le théâtre de l'absurde sert à scruter les sédiments de la conscience, en Allemagne et en Angleterre où le théâtre politique développe une jonction entre rationalité et cruauté, puis en Pologne où Jerzy Grotowski réformera

durablement le théâtre occidental. Une dernière tentative de souligner la parenté culturelle entre les années vingt et les années soixante est entreprise par Frédérique Colombat. L'exemple de la poétologie de Peter Rühmkorf est ici appelé en témoin pour illustrer l'effet de réverbération. En mettant en avant la tension entre formalisme et réalisme, Peter Rühmkorf se réclame de l'« ami Heine », de Benn (selon Gellhaus un épigone de Carl Einstein) et de Berthold Brecht.

L'interrogation suscitée par cette rencontre – l'ouvrage est issu de deux journées d'étude qui ont eu lieu à Metz en 2006 – reste ouverte. Après la lecture d'un ouvrage stimulant qui tisse des réseaux de sens qui ne vont pas toujours de soi, on ne peut que confirmer cette remarque qui se trouve dans l'introduction.

Andrea Allerkamp

ÉCHANGES, université d'Aix-Marseille I
andrea.allerkamp@univ-provence.fr

Peter SCHNYDER, dir., Métamorphoses du mythe. Réécritures anciennes et modernes des mythes antiques.

Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Université/Domaine littéraire, 2008, 920 p.

Une brique! Le poids du volume dit assez l'intérêt que les chercheurs portent à ce sujet mouvant et mystérieux qui fascine autant pour sa plasticité que pour sa richesse féconde. L'Institut de recherche en langues et littératures européennes de l'université de Haute-Alsace avait organisé, du 20 au 23 mars 2007, un colloque dont les actes ont pris le chemin des presses grâce à de nombreuses institutions européennes, suisses et françaises. Puisque nier l'influence des mythes anciens est impossible, l'objectif, rappelé dans l'avant-dire par Peter Schnyder (pp. 7-9), était d'illustrer la postérité et les nouvelles significations de ce patrimoine dans les lettres et les arts, du Moyen Âge au XX^e siècle. L'articulation de l'ouvrage ainsi que l'index des noms propres et des œuvres réalisés par Toufic El-Khoury (pp. 863-909), permettent de choisir ses lectures dans le dédale des points de vue. Interviennent successivement Peter Schnyder, Jean-Louis Backès et Jacqueline Bel dans la « table d'orientation » (pp. 25-62), première étape, sur les « réécritures des mythes anciens ». Dans « Origines et métamorphoses du mythe » (p. 65-272) sont rassemblées 13 interventions thématiques : « La pensée mythique dans les imaginaires scientifique et technique » de Stéphanie Chifflet, « Rome submergée par les mythes grecs » par Gérard Freyburger, « Poétique du tissage féminin » par